

Marcel LEGAY

Quatre ans avant que le premier cabaret-chantant vînt s'installer à Montmartre, un chansonnier-compositeur interprétait lui-même ses œuvres en public, au pied de la Butte qu'allaient bientôt doublement mais si diversement illustrer l'Art et la Foi.

Chaque soir, au coin des boulevards Ornano et Rochechouart, depuis l'heure de la remontée des travailleurs jusque vers la mi-nuit, un barde au « bouc » noir de chasseur à pied et à la crinière absalonienne, très heureusement servi par un organe aux notes claires et puissantes, – à travers l'envolée de quoi se discernait pour le connaisseur le sceau du travail et de l'étude et qui s'imprégnaient déjà d'un sentiment artistique peu banal, – lançait, devant une assemblée où dominaient les petites ouvrières avides de mélodie, des refrains que promptement populariseraient les mille et mille jolies bouches des jeunes et charmantes auditrices.



Adossé à deux chevrons verticaux supportant à deux mètres au-dessus du sol une paire de « punch » de pétrole dont les flammes s'enflaient et se couchaient sous les caprices de la brise, un harmonium soutenait de ses accords la voix chaude et vibrante qui s'élevait parmi les frondaisons, tour à tour caressante, suppliante et preneuse :

Et je disais alors à ma belle au cœur tendre :

« Demain, sous les bosquets, loin des regards jaloux,

« Quand sonnera minuit, seul, j'irai vous attendre.

« N'allez pas oublier l'heure du rendez-vous ! »

– Demandez *l'Heure du Rendez-vous !* de Marcel Legay !

Demandez ! Paroles et musique, dix centimes.

Et les formats s'enlevaient. Et le public reprenait en chœur ;

« N'allez pas oublier l'heure du rendez-vous ! »

Et c'était charmant, ce tutti de voix fraîches presque encore enfantines de nos mignonnes Montmartroises se mariant au « creux » sonore de Marcel Legay !

Beaucoup s'étonneront qui ignoraient ces débuts du compositeur de *Toute la Gamme*¹ des *Chansons Rouges*², des *Rondes du Valet de Carreau*³, des *Chansons Cruelles*⁴, des *Chansons de Cœur*⁵, des *Chansons fragiles*⁶, des *Ritournelles*⁷, et de tant d'autres choses charmantes où pullulent les chefs-d'œuvre. « Marcel Legay chanteur de rue ! Marcel Legay camelot, vendant sa musique en plein vent ! » s'exclameront-ils. — Eh! ma foi, oui. Et je ne sache pas que Legay en ait jamais rougi. Au contraire.

Aussi bien, n'est-il pas superflu d'ébaucher ici l'exposé des premières luttes qu'il eut à soutenir contre le sort avant de parvenir à la juste célébrité dont il jouit aujourd'hui.

Legay (Arthur-Marcel) naquit le 8 novembre 1851 à Ruit⁸ (*sic*), arrondissement de Béthune, d'une famille de porions qui le destinait à l'état de tonnelier. Quand se déclara la guerre franco-allemande, il s'enrôla au 20^e chasseurs à pied et termina son service militaire au 43^e régiment d'infanterie comme clarinettiste. A sa libération, il fut, grâce au « piston » de son ancien chef de musique, admis au Conservatoire de Lille dans la classe de Boulanger, qu'il quitta avec un engagement pour le théâtre du Havre, où il se produisit dans la Favorite. Mais sa mauvaise vue l'obligea à abandonner la scène théâtrale. En 1876, avec environ deux mille francs d'économies, il vint à Paris, où il rêvait de rencontrer facilement succès, gloire et fortune, mais où il ne rencontra tout d'abord qu'un ancien camarade de régiment domicilié à Villejuif, qui s'offrit à loger notre baryton et son petit magot.

Legay, n'y voyant pas malice, accepta d'enthousiasme et, dès le lendemain, délesté de son numéraire, que la prudente administration du copin (*sic*) allait rapidement aliéner, il partit à la conquête de la capitale, arrêtant d'avance son programme : chanter le soir dans un café-

¹ Brandus, édit. 1886.

² Sur des poèmes de Maurice Boukay. Flammarion, édit. 1897.

³ Marpon et Flammarion, édit. 1887.

⁴ Poésies d'André Barde, préface de Jean Richepin. Ollendorff, édit. 1895.

⁵ Poésies d'Emile Antoine, Ollendorff, édit. 1896.

⁶ Chansons de Paul Romilly. Flammarion, édit. 1898.

⁷ Vingt mélodies sur des paroles de Claude Moselle. Baudoux, édit.

⁸ Ruitz

concert et travailler le jour à la composition de chansons qu'il ferait interpréter par ses futurs camarades de planches. Il alla frapper successivement à la porte de presque toutes les directions.

« — Quel genre chantez-vous? lui demandait-on.

« — L'opéra. »

On le regardait alors comme un phénomène. Qu'est-ce que l'opéra venait faire au beuglant ? Et on l'éconduisait.

Cependant, le « père » Renard, qui dirigeait l'Eldorado, — alors communément réputé Académie du café-concert, — consentit à lui laisser donner audition. Ce fut une nouvelle déception. Enfin, le compositeur Byrec, qui exploitait, rue Biot, le Concert-Européen, l'engage pour chanter à l'œil pendant trois mois le répertoire d'opéra. Au cours de cet engagement, Byrec, qui espérait avoir en son nouveau pensionnaire un interprète de ses productions, lui demande de se mettre à la chanson de café-concert. Surpris et presque froissé, Legay refuse. Le soir même, de la salle, un quidam le siffle ; mais le public proteste et la musique de Méhul, de Mozart, de Verdi, de Gounod, de Massenet et de Saint-Saëns retentit huit jours encore à la rampe du concert batignollais.

En même temps et aux mêmes conditions, Legay se produit sur la scène de l'Harmonie, brasserie-concert située faubourg Saint-Martin et « où le service était fait par des dames », pour la plus grande joie d'un public en majeure partie composé de garçons bouchers. Il utilise ses heures de loisir à écrire des bluettes qu'il met en musique ; mais le placement n'en est guère facile : la fortune continue à se montrer rebelle. Pourtant, le compositeur Goudesonne, qui tenait le concert de la Ruche (boulevard Saint-Martin et rue de Bondy, en bordure de la place du Château-d'Eau), vient raviver l'espoir du jeune chansonnier en lui faisant une place dans sa troupe, aux appointements de cent francs par mois. Simultanément, Legay se fait entendre dans les « caveaux » et dans les sociétés lyriques et aussi au Chalet, beuglant de bruyante mémoire, qui s'élevait sur un terrain bordé aujourd'hui par le boulevard Saint-Michel, la rue Auguste-Comte et l'avenue de l'Observatoire.

C'est à cette époque qu'il compose *l'Heure du Rendez-Vous*, *Pour un baiser de femme* et le *Moulin de la Galette* sur des vers de Gérard-Richard, qu'il interprète le soir en plein air, boulevard Rochechouart, Place-Clichy, à la Ferme-Saint-Lazare, Place-Saint-Pierre et, les jours de marchés suburbains, hors barrières, aux portes de Paris. Il édite lui-même la première de ces chansons avec trente francs que lui prête son garçon d'hôtel — car il a renoncé au trop lointain Villejuif et transporté ses pénates à Montmartre, où ses mélodies deviennent vite

populaires ; car on l'y entend de tous côtés : à la brasserie de la Nation, rue de la Nation — où la police fait un soir irruption, en quête de l'introuvable Walder, l'assassin présumé du pharmacien de la place Beauvau ; — chaussée Clignancourt, dans un café-chantant établi près de l'entrée de la rue d'Orsel ; rue Ramey, au concert de la Jeune-France, devenu depuis 1891 le café Oriental ; au Moulin-de-la-Galette, où il chante, au milieu de l'orchestre qui l'accompagne, sa polka du Moulin de la Galette, dont « cavaliers » et danseuses reprennent en chœur l'entraînant refrain. Le succès donne alors à Legay l'idée de fonder, en compagnie de son collaborateur Gérault-Richard, une maison d'édition de musique. A cet effet, ils louent à bail une boutique au coin de la rue de Rocroy et du boulevard de Magenta ; mais comme ils oublient fréquemment d'en ouvrir les volets, les camelots s'y cassent le nez et le magasin resté vide de clientèle. Toutefois, la maison, qui prend pour enseigne « Aux auteurs réunis », a son utilité : elle abrite, la nuit, quelques camarades peu fortunés, dont le pauvre Jules Jouy, qui élit domicile sur le comptoir. L'entreprise vit six mois, au bout desquels le propriétaire se fait tirer l'oreille pour la résiliation du bail. Mais tout finit par s'arranger, et Legay transfère le fonds en sa chambre de la rue Bervic et donne ses répétitions au cabaret des Assassins, rue des Saules, où affluent les chanteurs ambulants, désireux de mettre à profit le triomphe remporté chaque soir au XIX^e Siècle par le chanteur Debailleul, avec la sentimentale bluette :

C'était avec Ninon...
Si je vous dis son nom,
N'allez pas le redire!
Nous n'avions que vingt ans.
Dans nos cœurs le printemps
Avait mis le délire :
Au grand livre d'amour,
Sans oublier un jour,
Tous deux nous aimions lire.
Si je m'en souviens bien,
Alors nous n'avions rien
Dans notre tirelire ;
Mais j'avais, en retour,
Pour Ninon tant d'amour

Qu'en lui donnant mon âme,

Je lui disais bien bas :

« Que ne ferait-on pas...

« Que ne ferait-on pas

« Pour un baiser de femme ? »

Le 28 février 1879, Robert Planquette et Goudesonne lui servant de parrains, Legay se présente à la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique, qui l'accueille et lui verse bientôt le montant assez rondelet de ses droits.

La guigne est enfin amenée à résipiscence. Notre musicien a le pied à l'étrier ! Un succès encore et il enfourchera résolument Pégase pour franchir avec assurance les étapes qui jalonnent la route tortueuse de la renommée, au bout de quoi l'attendent la gloire... et la fortune !...

« — Pourquoi ne vas-tu pas voir Jean-Baptiste Clément ? lui dit un jour le chanteur Viala.

« — D'abord parce que je ne le connais pas, et...

« — Bah ! va le voir quand même et demande-lui qu'il t'autorise à mettre de la musique sur le *Semur*.

« — Le *Semur* ?

« — Oui. C'est tout à fait dans ta note. Personne n'en a rien pu faire encore ; mais toi, j'en suis certain, tu en feras quelque chose d'épatant ;... je te « créerai » ça à l'Eldorado.., Ça te va?

« — Ça me va. »

Et, le lendemain, Legay sonnait chez J.-B. Clément retour d'exil, qui le reçut plutôt fraîchement et l'adressa à Louis Capet, régisseur du concert de l'Eldorado, lequel lui fit confier par Renard, le directeur, la poésie du chansonnier révolutionnaire. La musique en fut bientôt faite — comme dit la chanson ; — et quelle musique !

Tradéri déra, lonla !

Je sème du blé.

Qui le mangera,

Lonla ?

Qui le mangera ?

Ah!

Le public des fauteuils ne trouva pas la chose de son goût, mais les spectateurs des galeries firent une ovation à Viala avant même qu'il eût terminé ; et le *Semeur* valut à l'artiste le renouvellement de son engagement. La partie était gagnée pour Legay ; il venait de « trouver sa note » : il était désormais célèbre... Sur la présentation du poète Adelphe Froger, les Hydropathes l'admirent comme citoyen de leur république d'arts et de lettres. Avec eux, il revint à Montmartre et fut ainsi un des premiers ouvriers de la célébrité du Chat-Noir. Il appartenait alors au concert du XIX^e Siècle, où se faisait entendre Aristide Bruant, qu'il entraîna un soir sur la Butte et dont il prépara ainsi, inconsciemment, l'orientation vers le succès et la fortune. En mon souvenir chante encore la musique qu'avait composée Legay sous la fable de La Fontaine *La Cigale et la Fourmi*, et celle du *Semeur* — dont les notes puissantes firent plus de deux mille fois trembler la verrière du cabaret — et aussi celle de *Vive la Terre !* sur des couplets de Gérard-Richard.

A l'époque du transfert rue de Laval, il quitte Salis, dont il se vante de n'avoir jamais été le commensal sans payer son écot, tel un client ; et va fonder rue des Abbesses, au coin de la rue Ménessier, le cabaret de la Franche-Lippée, dont il fait décorer les vitres par le peintre Marius Etienne et où, pendant quelques mois, les poètes et chansonniers bohèmes — entre autres Hector Sombre, René Esse et Léon Mayot — sont hébergés moyennant une chanson ou une pièce de vers ; puis il retourne au « Quartier » et fait les beaux soirs du Caveau-Latin, où Lucien Hubert, le député actuel des Ardennes, disait des vers. Ce Caveau occupait l'emplacement acquis il y a quelques années par la Compagnie des chemins de fer d'Orléans pour l'établissement de la gare du Luxembourg.

En 1891, aux soirées de la Plume, dont il est un des assidus, Legay fait la rencontre de Maxime Guy, secrétaire du concert de l'Eldorado ; celui-ci le présente à Brigliano, qui l'engage à de jolis appointments. Et là, il chante la musique qu'il a écrite sur *La Petite qui tousse*, de Jean Richepin ; *Trois Jours de Vendange*, d'Alphonse Daudet ; *le Cochon*, de Charles Monselet ; *Odelette au Sommeil*, d'Emile Goudeau ; *Libations*, de Paul Marrot ; *J'ai quatre plumes à mon Chapeau*, de George Auriant ; *l'Ecole Buissonnière*, de Durocher, et *Si tu le voulais*, de Gérard-Richard ; et la jeunesse des Ecoles, dont il est le favori, vient l'y acclamer.

Un soir que j'assistais à la représentation de l'Eldorado, un philistin grincheux qui occupait le fauteuil contigu au mien se permet de critiquer à haute voix les cheveux, la redingote, les gestes, la voix et la musique de Legay. L'impatience me gagne : je veux imposer silence à cet épicière qui me répond, rouge de colère : « Je ne viens pas au concert pour entendre de ces c...ries-là !... Et puis, si vous n'êtes pas content, vous pouvez sortir ! »

« — Sortez vous-même, lui dis-je agacé, puisque le spectacle vous déplaît ; moi, je reste. »

Et furieux, j'administre au monsieur une bourrade qui l'envoie... dans les bras d'un garçon. On le « sort » ; et je me rassoies, sans plus...

En 1893, Legay chante au Divan-Japonais ; l'année suivante, il est avec Jouy aux Décadents ; il y crée la Muse Verte, fantaisie lyrique en six tableaux, poème de Léon Durocher, avec, comme partenaire muet, M^{lle} Lovely, qui symbolisait la Muse. Il entre bientôt aux Quat'-z-Arts et chante en même temps au Concert-Parisien et à la Gaîté-Montparnasse. Peu après, il prend la direction du cabaret des Noctambules, 7, rue Champollion, et y fait défiler tous ses camarades de Montmartre. En 1898, nous le retrouvons à Trianon, où M. Chauvin le paye à raison de 1,800 francs par mois. En 1899, il publie ses Proses en Musique, qui ne furent données qu'une seule fois en public, à la salle Charras, et dont je reproduis ci-après le programme *in extenso* :

	A. —	Braves Gens (Verset Sacré. — p. 404)	JEAN RICHEPIN
		Verset Sacré.	
M ^{lle} JANVIER (de l'Opéra)	B. —	Le Merle (Le Rappel, 1888)	CHARLES FREMIN
		Aubade.	
	C. —	Coucher du Soleil (Contes en prose. — p. 8)	F. COPEE
		Mélodie.	
M ^{lle} BALDO	A. —	L'Ere Nouvelle	LOUISE MICHEL
		Magnificat Révolutionnaire.	
	B. —	Un Rêve sur le Divin (Figaro, août 1888)	JULIETTE ADAM
		Grand Air.	
L. MELCHISSEDEC (de l'Opéra)	A. —	Mort de Gervaise (Assomoir. — p. 368)	EMILE ZOLA
		Arioso.	
	B. —	Mort de Jésus (Vie de Jésus. — p. 241)	ERNEST RENAN
		Agonisation.	
VERGNET (del'Opéra)	A. —	Madame Phaëton (Roman. — p. 95)	CLOVIS HUGUES
		Chant Rustique.	
	B. —	Mireille (Chant II. — p. 73)	FREDERIC MISTRAL
		Romance.	
FOURNETS (Opéra-Comique)	A. —	Babel (Figaro, 14 Juillet 1888)	IGNOTUS
	B. —	Le Vieux Clocher (Village Perdu)	PAUL MARROT
		Plain-Chant.	
CAMILLE PERRIER	A. —	Epilogue (Tartarin sur les Alpes)	ALPH. DAUDET
		Lettre de Victor Hugo à Monselet (mes Souvenirs	
	B. —)	
L. MELCHISSEDEC ET C. PERRIER		Le Gendarme et le Vagabond (le Horla. — p. 340	
	C. —)	
		Duo.	GUY DE MONPASSANT

M. X.	}	A. — Roméo et Juliette (La Gueuse Parfumée)	PAUL ARENE
		Mélodie.	
	}	B. — Le Froc (Roman. — p. 69)	EMILE GOUDEAU
		Prière.	

N'étant pas musicien, je ne puis analyser ici cette curieuse tentative de Marcel Legay ; mais je me rappelle l'émotion que fit naître l'exécution de sa musique et la spontanéité que mit l'auditoire tout entier à bisser Melhissédéc sur cette phrase de la Vie de Jésus: « Il ne vit que l'ingratitude des hommes ; il se repentit peut-être de souffrir pour une race vile, et il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

La critique rendit compte avec éloges de cet essai hardi dont elle encouragea l'auteur ; mais Legay — je ne sais pourquoi — ne le voulut point renouveler....

Sur l'invitation de M. Taffin, propriétaire du cabaret l'Tartaine, Marcel Legay, quelques mois avant l'Exposition de 1900, transforme cet établissement, qu'il baptise « L'Alouette », et où il choisit comme collaborateurs M^{lle} Irma Perrot, Yon Lug, Léon Durocher, Paul Daubry, Gaston Couté, le baryton Harry Weber et le compositeur ?acotot (initiale illisible). Mais il est là comme dépaycé et ne tarde pas à retourner aux Quat'-z-Arts. Après l'Exposition, où il se produisit pendant quelque temps au Vieux-Paris, il monte, rue Cujas, le cabaret du Grillon, qu'il dirige encore actuellement.

L'œuvre de Legay actuellement en librairie comporte : *Toute la Gamme*, Brandus, éditeur, 1886 ; *Les Rondes du Valet de Carreau*, Flammarion, 1887 ; *Chansons Cruelles et Chansons Douces*, poésies d'André Barde, Ollendorff, 1895 ; *Chansons de Cœur*, avec Emile Antoine, Ollendorff, 1896 ; *Chansons Rouges*, avec Maurice Boukay, Flammarion, 1897 ; *Chansons Fragiles*, avec Paul Romilly, Flammarion, 1898 ; *Ritournelles*, avec Claude Moselle, Baudoux, 1900. Il a en outre en préparation deux volumes avec Serge Basset, Claude Moselle, et un troisième avec moi, sous ce titre : *Chansons de Plein Air*.

Enfin, il vient de composer la musique d'une épopée en ombres de Georges d'Esparbès, que vient de monter le Petit-Théâtre.

Presque toutes les scènes de café-concert et les tremplins de cabaret de Paris ont vu passer Marcel Legay ; et la province a eu maintes fois l'occasion de l'applaudir : Nancy, Dijon, Bordeaux, Tours, Berck-sur-Mer, le Tréport, Besançon, Dôle, Gray, Lons-le-Saulnier, Montélimar, Luxeuil et Quiberon virent leurs tréteaux illustrés par la longue redingote et la demi-crinière du compositeur « chauve-chevelu », ainsi que l'appelait Jules Jouy.

Malgré la cinquantaine, Legay psalmodie, pleure ou crie ses chansons avec le même emballement, la même foi et le même sentiment d'art qu'il y a vingt ans. Sa voix, qu'il va

« chercher dans le ventre », vibre toujours avec autant d'intensité ; il la souligne de gestes qui n'appartiennent qu'à lui et qui l'aident à faire passer dans sa diction un peu de son cerveau et de ses nerfs, et beaucoup de son âme. En dépit de l'étrangeté qu'il offre à l'oreille et au regard lorsqu'on le voit et l'entend pour la première fois, on ne peut se défendre de l'émotion qu'il vous communique ; on reste l'haleine suspendue ; on applaudit presque malgré soi ; et l'on se dit en fin de compte : « Voilà un rude artiste ! » Et c'est aussi l'avis de la direction des Beaux-Arts, qui lui fit décerner, il y a quelques années déjà, les palmes d'officier de l'Instruction Publique.

Léon de Bercy

Collection du Bibliophile Parisien

Montmartre et ses Chansons

POÈTES et CHANSONNIERS

PAR

Léon de BERCY

Orné de 5 portraits charges
par C. LÉANDRE

PARIS
H. DARAGON, LIBRAIRE
10, Rue Notre-Dame-de-Lorette, 10

1902



Léon de Bercy par Léandre.